

18 AOÛT > ROMAN Israël

De guerre lasse

Avec *Une femme fuyant l'annonce*, l'écrivain israélien **David Grossman** bâtit un immense livre sur ce que la vie nous reprend, sur la mort.



Ora, Ilan et Avram se sont connus en 1967. Dans un hôpital. En pleine guerre et en pleine fièvre. Les trois protagonistes du nouveau roman de David Grossman ont ensuite toujours été intimement liés. Même lorsqu'ils ne se voyaient pas. Les années ont passé. Ora, qui a étudié les sciences sociales, a eu deux enfants. L'un avec Ilan, Adam. L'autre avec Avram, Ofer. En 2000, la voici séparée d'Ilan, qui a « partagé et enrichi son existence dans les jours heureux », actuellement en voyage en Amérique du Sud avec Adam. Ora se faisait une joie d'aller crapahuter pendant une semaine avec son cadet en Galilée après la fin de son service militaire de trois ans au sein de l'Armée de défense d'Israël. Sauf qu'Ofer a décidé de rempiler. De participer à une mission supplémentaire pouvant

durer vingt-huit jours. Avec Sami, le chauffeur arabe qui fait presque partie de la famille, Ora accompagne au point de ralliement un fils qui porte déjà armes et uniforme. Avant de filer, le jeune homme essaye de lui faire promettre de quitter le pays s'il venait à lui arriver quelque chose... La femme fuyant l'annonce, c'est cette Ora, persuadée qu'Ofer est en danger. Qu'il risque de mourir d'un moment à l'autre. Le périple en Galilée, elle en a grand besoin pour faire le point. Pour se couper du monde et de sa violence. L'héroïne de David Grossman va s'y rendre avec Avram, dont elle n'a pas eu de nouvelles depuis trois ans et qui vient de lui téléphoner.

Avram le solitaire sert d'homme à tout

faire dans un restaurant indien et reste enfermé dans son appartement sombre... David Grossman ne lâche pas un instant Ora, assaillie par les souvenirs, qui a l'impression qu'elle ne connaît pas son fils. L'auteur de *Voir ci-dessous : amour* (Seuil 1991, repris en Point) nous ramène dans le passé commun du trio formé par Ora, Ilan et Avram. Nous voici au moment de la naissance d'Adam. Lorsque Ilan prit les voiles et revint plus tard s'installer dans la cabane du jardin. Puis quand Avram rentra brisé, « sans une goutte d'amour », d'une guerre où il a été fait prisonnier par les Egyptiens et torturé. A mesure qu'elle chemine aux côtés de lui, Ora comprend qu'elle n'a rien oublié. Qu'elle peut revoir avec netteté l'enfance d'Ofer. Un petit garçon qui est resté « muet comme un moine »

David Grossman impressionne d'un bout à l'autre par sa maîtrise narrative et stylistique. Par sa manière de dessiner en finesse ses personnages désespérés. De peindre en arrière-fond la situation éminemment complexe de son pays.

jusqu'à ses trois ans. Qui se mit un jour à détester la viande et voulait décrocher un emploi « où il servirait de cobaye pendant son sommeil ». Un être rationnel et pragmatique ne voulant plus, à l'âge de six ans, être juif. « On nous tue tout le temps, on nous déteste », expliquait-il alors...

David Grossman impressionne d'un bout à l'autre par sa maîtrise narrative et stylistique. Par sa manière de dessiner en finesse ses personnages désespérés, de peindre en arrière-fond la situation éminemment complexe de son pays.

Roman total et bouleversant, *Une femme fuyant l'annonce* interroge sur des thèmes universels. Comment vivre sur une terre où se commettent de telles horreurs ? Comment aimer, comment élever des enfants ? Entamé par Grossman en 2003, *Une femme fuyant l'annonce* a été achevé en 2007. Après qu'Uri, son fils cadet, a péri aux dernières heures du conflit avec le Liban à l'été 2006.

David Grossman

Une femme fuyant l'annonce

SEUIL

TIRAGE : 20 000 EX.

PRIX : 22,50 EUROS ; 672 P.

ISBN : 978-2-02-100462-5

SORTIE : 18 AOÛT



ALEXANDRE FILLON

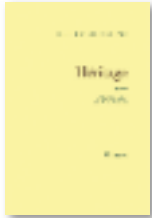


David Grossman

24 AOÛT > ROMAN Grande-Bretagne

Etre ou ne pas être riche

Nicholas Shakespeare signe une fable très contemporaine.



Andy Larkham est un de ces anti-héros dont raffolent les scénaristes de séries anglo-saxonnes. Encore jeune (vingt-sept ans), pas idiot, sympa, mais le prototype même du loser : aux éditions Carpe Diem, qui l'emploient, il est traité comme un

sous-fifre et rémunéré en conséquence. Il vit dans un gourbi, mange n'importe quoi. Et, cerise sur le gâteau, sa petite amie Sophie vient de le plaquer. Même son meilleur pote, David le journaliste, peine à lui remonter le moral. Mais chez Shakespeare Nicholas, comme chez son illustre homonyme, les bonnes fées veillent, même si leurs interventions peuvent revêtir des formes assez inhabituelles...

En l'occurrence, Andy reçoit l'avis de décès de son vieux maître, Stuart Furnivall, qu'il n'avait pas revu depuis quelque temps, mais qui a joué un rôle décisif dans sa formation. Il décide de se rendre à sa messe de funérailles. Mais il pleut, Andy est en retard, distrait. Il se trompe de chapelle, et assiste ainsi à l'office d'un autre, un certain Christopher Madigan, dont il ignore absolument tout. Ils ne sont que deux dans l'église. A la fin, on leur



EKO VON SCHWICHOW/GRASSET

Nicholas Shakespeare

fait signer le registre de condoléances. Et en fait, quelques jours après, Andy apprend, par l'avocat qui l'a convoqué, que le défunt qu'il a accompagné par hasard jusqu'à sa dernière demeure était richissime. Et que, dans un testament fantaisiste mais bien réel, il a décidé de déshériter sa fille Jeanine, avec qui il n'avait plus aucun contact depuis des années, au profit de ceux qui assisteraient à son enterrement dans sa totalité. Soit, ce matin là : Maral Bernhard, l'espèce de « gouvernante » du défunt, et Andy lui-même.

Une fois Jeanine déboutée de son recours, cha-

cun des deux « présents » hérite donc la coquette somme de 17 millions de livres sterling. Au début, Andy éprouve quelques scrupules, songe à refuser, ou à tout léguer à des bonnes œuvres. Et puis il finit par accepter, et s'offre du sacré bon temps. Adieu factures en souffrance, bonjour le monde en VIP. Mais le farniente n'a qu'un temps. Aiguillonné par David, harcelé par Jeanine, Andy va se lancer dans une enquête poussée sur Madigan, son bienfaiteur. Et découvrir petit à petit, au milieu de multiples rebondissements, tous les secrets d'un homme complexe, tourmenté, pas si noir que sa fille le pense. Et qui, bien entendu, ne s'appelait pas Madigan, n'était pas anglais de naissance, etc.

L'excellent Nicholas Shakespeare, par ailleurs grand admirateur et biographe de Bruce Chatwin, signe ici une fable morale à la sauce de Worcester, vive (surtout dans la première partie), avec *happy end* garantie. *Héritage* ferait une excellente comédie néo-british, un peu dans la veine de Stephen Frears.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Nicholas Shakespeare
Héritage
GRASSET

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR KARINE LALÉCHÈRE
TIRAGE : NC
PRIX : 20,90 EUROS ; 432 P.
ISBN : 978-2-246-77201-9
SORTIE : 24 AOÛT



9 782246 772019

25 AOÛT ET 7 SEPTEMBRE > ROMAN ET NOUVELLES Autriche

Variations sur un divan

Robert Ménasse sonde l'amour et la différence des sexes avec une verve comique inépuisable.



Coup double pour Robert Ménasse : l'essayiste et romancier né à Vienne publie simultanément un roman et des nouvelles. Deux ouvrages qui ont en commun un goût invétéré pour le comique et les titres énigmatiques. *Don Juan de la Manche* est un nom-valise qui commence par le nom d'un célèbre séducteur et finit par celui d'un non moins célèbre idéaliste. *Chacun peut dire Je*, le titre du recueil de nouvelles, est tout aussi intrigant. Dans chacune de ces nouvelles, un événement de portée internationale – enlèvement d'un industriel par la Fraction armée rouge, chute du mur de Berlin – s'invite au plus intime de l'existence d'un narrateur. L'Histoire ne se taille pas une grosse part de gâteau dans *Don Juan de la Manche*, mais plutôt les gâteries. Gâteries parfois très pimentées. Une expression à prendre au sens propre dans l'incipit, puisqu'on y voit Christa,



la maîtresse de Nathan, le narrateur, piler des piments avant de le masturber. S'ensuit une longue digression sur l'absence de désir, qui a pour postulat de base un paradoxe : « *Je n'ai jamais eu une vie sexuelle aussi débridée qu'en ce moment, où le sexe m'ennuie.* » Explication quelques lignes plus loin : « *La nervosité nuit beaucoup plus que l'ennui à la virilité.* » Ces réflexions aussi drolatiques que désabusées sur le désir sont au centre du roman. C'est à sa psychanalyste (normal ! on est à Vienne...) que Nathan livre le récit de ses déboires successifs, de ses années d'études à celles de la maturité : mariages, tentatives de séduction finissant toutes par patager dans la boue de l'échec. Mais notre homme a de la vitalité à revendre. Une rencontre finit toujours par rivaliser avec la précédente en matière de burlesque. Après moult trousseages de femmes arborant des prénoms en « a », il rencontre Alice, féministe grand teint – années 70 obligent – et grande prêtresse anti-pénétration, cette pratique étant jugée trop favorable au plaisir masculin. Il se retrouve nu sur le lit avec elle. Soudain le matelas se met à bouger et vibrer de toutes parts. Quelques lignes plus loin, Ménasse abat sa carte : ce sont les marteaux-piqueurs d'un chantier voisin qui ont pro-

duit ce rythme infernal et non ce qu'on pensait ! Un mélange d'humour et de lucidité qui rappelle Woody Allen et le Philip Roth de *Portnoy et son complexe*. Les réflexions sur le dévoiement du journalisme sont tout aussi désopilantes. Nathan est chargé de la rubrique « Vie » qui est ensuite rebaptisée « Life style ». Le changement de nom en dit long sur la dégradation du métier. A travers cette parodie jubilatoire du « roman d'apprentissage », Ménasse brosse un portrait de notre société livrée à une postmodernité dérisoire. Où celui qui se rêve en don Juan ne peut, in fine, être qu'un Don Quichotte !

FABIENNE JACOB

Robert Menasse
Chacun peut dire Je

JACQUELINE CHAMBERN

TRADUIT DE L'ALLEMAND
(AUTRICHE) PAR CHRISTINE LECERF
TIRAGE : 3 000 EX.
PRIX : 19 EUROS ; 208 P.
ISBN : 978-2-330-00035-6
SORTIE : 7 SEPTEMBRE



9 782330 000356

Don Juan de la Manche. L'éducation au désir

VERDIER

TRADUIT DE L'ALLEMAND
(AUTRICHE)
PAR BARBARA FONTAINE
TIRAGE : 3 000 EX.
PRIX : 18 EUROS ; 224 P.
ISBN : 978-2-86432-656-4
SORTIE : 25 AOÛT



9 782864 326564

19 AOÛT > PREMIER ROMAN Inde

En flagrant dalit

A sa façon, **Manu Joseph** traite de la rancune des ex-intouchables contre les brahmanes.



Depuis Gandhi, les intouchables n'existent plus. On les appelle « dalits », c'est-à-dire « enfants de Dieu ». Et les castes, dont leur basse extraction les excluait, ont été supprimées par Nehru, premier Premier ministre de l'Inde libre. Mais tout cela demeure théorique. Dans la réalité, le système des castes régit encore le pays et les relations sociales, dont le mariage, sujet capital en Inde ! Entre les dalits, qui ont maintenant accès à l'éducation et à des emplois réservés grâce à un système de quotas (très contesté), et les brahmanes, qui ont perdu une partie de leur pouvoir, bien des fossés demeurent. C'est ce conflit entre ex-intouchables et brahmanes qui sous-tend le roman du journaliste Manu Joseph, lequel a remporté un joli succès international.

Les savants se situe à Bombay, à l'Institut de théorie et de recherche, où cohabitent de très brillants esprits – tous des brahmanes –, dont le grand patron Arvind Acharya, avec de simples employés, dont Ayyan Mani, le héros, son secrétaire et factotum depuis de longues années. Ayyan, sa femme, Oja, et leur fils, Adi, sont des dalits originaires du Tamil Nadu, qui vivent chichement. L'épouse sem-

ble résignée à la médiocrité de son karma, et elle aimerait bien pouvoir laisser tomber le bouddhisme pour réintégrer la religion de ses ancêtres, l'hindouisme. Mais son mari, lui, s'y oppose. Toutes ces années au service de brahmanes qui le méprisent lui ont aigri le caractère. Il n'a plus qu'une double obsession : se venger et élever son fils le plus haut possible dans la société. Adi, pour sa part, est un brave gamin de dix ans, un peu rêveur, élève très moyen si ce n'est qu'il a une bonne mémoire et qu'il aime bien les chiffres. Il n'en faut pas plus pour que le père monte de toutes pièces une machination démente fondée sur des supercheries et tricheries successives et de plus en plus énormes. Il parvient un temps, n'hésitant pas à semer une pagaille noire autour de lui, à faire passer son fils pour un génie, un futur Prix Nobel, et à l'inscrire au concours d'entrée du prestigieux institut.

Tout cela est extrêmement indien, farfelu et touffu, débordant de gags, de personnages et d'intrigues rocambolesques. Les caractères sont attachants, très humains, et le contexte historique bien intégré à la trame romanesque.

J.-C. P.

Manu Joseph

Les savants

PHILIPPE REY

TRADUIT DE L'ANGLAIS (INDE)

PAR BERNARD TURLE

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 21 EUROS ; 416 P.

ISBN : 978-2-84876-189-3

SORTIE : 19 AOÛT



25 AOÛT > ROMAN Irlande

L'enchanteresse

Une histoire d'amour impossible, amère et poétique, signée **Joseph O'Connor**.



L'Irlande a beau être une petite île, elle compte nombre de poètes et romanciers. Joseph O'Connor est l'un d'eux. Son septième livre paru en France a pour objet les amours contrariées d'un couple qui a existé, John Millington Synge, grand dramaturge irlandais du début du XX^e siècle, et l'actrice Molly Allgood, avec qui il était fiancé au moment de sa mort. Tout les sépare : l'âge – elle a dix-neuf ans, lui trente-sept –, la religion – elle est catholique, lui protestant –, le milieu – elle est pauvre, lui non. Et même la langue. Alors que Molly use d'un parler populaire et vert, lui serait plutôt du genre à vénérer l'imparfait du subjonctif. Quand Synge évoque Molly devant sa mère, bigote toutes catégories, celle-ci traite aussitôt de « catin » la jeune comédienne. Leurs partenaires au théâtre de l'Abbaye à Dublin ne voient pas d'un œil plus amène cette passion amoureuse. Pour vivre heureux, vivons cachés..., c'est dans leur chair que les deux amants expérimentent la

devise. A Londres, quelque cinquante ans plus tard, Molly, tabagique et clochardisée, erre à la recherche d'une petite lampée de gin, d'un vague cachet à la BBC, qui lui permettra de régler le loyer de son garni de misère. C'est par la voix de cette femme hors du commun, qui ne mâche pas ses mots pour expédier quelques vérités bien senties, que l'histoire est racontée. La description de ses errances dans Londres donne lieu à des pages hallucinées qu'un Joyce ne renierait pas et qui charrient, pêle-mêle, ses bribes de souvenirs avec Synge, ses velléités de vendre une lettre à une bibliothécaire californienne, ses ruses pour troquer des consignes de bouteilles vides contre quelques gouttes de maldère et des pickles. Vivre dans un gourbi n'a jamais empêché Molly d'avoir la même vision du monde, à la fois irrévérencieuse et poétique. Un enchantement en effet, la langue de ce récit à la fois lyrique et douloureux. F. J.

Joseph O'Connor

Muse

PHÉBUS

TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE)

PAR CARINE CHICHEREAU

TIRAGE : 6 500 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 288 P.

ISBN : 978-2-7529-0460-7

SORTIE : 25 AOÛT



18 AOÛT > ROMAN Russie

Les démons



Dimitri Bortnikov n'est pas vraiment un inconnu. Deux de ses romans écrits en russe – *Svinobourg* et *Le syndrome de Fritz* – ont déjà paru, au Seuil et aux éditions Noir sur blanc, en 2005 et 2010. En 2008, le gaillard qui habite en

France depuis 2000 s'était essayé une première fois à notre langue le temps d'un texte, *Furioso*, imprimé par les éditions MF dans une collection dirigée par Amo Bertina et Bastien Gallet.

Désormais hébergé chez Allia, le voici qui signe un bien singulier *Repas des morts*. Au début, tout le monde chante. Les acteurs du porno sur l'écran, comme le père du narrateur au bout du téléphone. C'est son deuxième appel depuis la disparition de celle qui était l'épouse de l'un et la mère de l'autre. Celle qui est maintenant « dans la terre froide ».

La défunte hachait le lapin, les mains couvertes de sang, lorsqu'on annonçait des

invités. « *Les matins, elle aidait à mettre au monde des nouveau-nés et l'après-midi elle faisait des avortements* », explique encore son fils, que l'on appelle

« *Dim* ». Lequel est un écrivain fauché qui parle tout seul, sombre,

DRALLA



Dimitri Bortnikov

donne la réplique à sa mère morte depuis Paris et sa « *chambrette pourrie* ». Les images remontent, fortes, d'une famille qui « *meurt dans la rue* ». D'un grand-père qui a fait deux guerres. De la steppe. De l'époque où Dim était « *troufion* ». De celle où il était heureux avec Damiane.

Dimitri Bortnikov change de plateau, de vitesse, de registre. Ordonne ses phrases à sa guise à mesure qu'il avance. Puissante, heurtée, sa prose ne ressemble à aucune autre. Quant à son *Repas des morts*, il est de ceux qui nourrissent, que l'on met longtemps à digérer mais que l'on n'est pas prêt d'oublier.

AL. F.

Dimitri Bortnikov

Repas des morts

ALLIA

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 9 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-84485-373-8

SORTIE : 18 AOÛT



25 AOÛT > ROMAN France

Pas triste, Lelorain

Après s'être échauffé avec des chroniques et des nouvelles, l'écrivain Patrice Lelorain ose enfin le livre de sa vie.



Il semble cette fois que Patrice Lelorain ait accouché et couché sur le papier ce grand œuvre qu'il portait en lui depuis longtemps. Quelques mois de travail acharné, pour un demi-siècle de vie. Mais pas question de roman d'éducation traditionnel. Point de verts paradis de l'enfance ou de Petit Chose. Non. Passant de la boxe – on se souvient du magistral *Quatre uppercuts*, paru à La Table ronde en 2008 et qui remporta le prix de la Nouvelle de l'Académie française – au marathon, notre athlète a imaginé une grosse machine presque romanesque, qui exige du lecteur une endurance et un souffle à l'aune de ceux de l'auteur. Car pas question pour lui de s'effeuiller tout de suite. Un strip-tease, ça doit durer longtemps. Et pas question non plus d'être seul sur scène. Ainsi que *Revenants* le laisse entendre, Patrice Lelorain fait défiler sous sa plume et sous nos yeux – un peu comme si on était attablé à la terrasse d'un café sur un boulevard, à regarder passer les chalands – toute une théorie de personnages peu banals. Les uns en vie, pas mal

d'autres disparus à cause des drogues de plus en plus dures qui, à partir du milieu des années 1970, commencent à envahir la banlieue ouest où naquit et vécut le narrateur, à Bois-Colombes. Une descente aux enfers de laquelle, lui, il est revenu, en dépit de bon nombre de cabossages, galères, bagarres et autres avanies. Grâce au sport, bien sûr. Et à quelques grandes passions. Les filles, surtout. Et surtout les blondes de type scandinave ou irlandais, depuis Monica, Puce et Claudia, autant de fiascos en définitive. Jusqu'à Diane, aujourd'hui la femme de sa vie. Et puis le cinéma d'auteur américain, dont Lelorain est féru, en tant qu'ex-collaborateur de l'éphémère revue *Cinématographe* et auteur d'une thèse sur Arthur Penn sous la direction de Marc Ferro – avec qui l'impétrant s'est d'ailleurs querellé en pleine soutenance ! Il a lui-même commis quelques courts-métrages très « art et essai »... Le rock enfin, qu'il a pratiqué en amateur, satellite de groupes comme Les Androïdes ou Tokow Boys, bien connus des spécialistes de l'underground français de l'époque... Dans ce vaste domaine aussi, le docteur Lelorain est un puits de science et un fan, prêt à suivre au bout du monde l'un de ses dieux, Roger Chapman, chanteur chevrotant de Family qui mène depuis une carrière de loser pathé-

tique. Son autre idole, c'est le grand Gérard Manset, à qui il consacre quelques passages exégétiques.

Manset, lui, est nommé, alors que la plupart des personnages sont désignés soit par leur seul prénom, soit adjoint de l'initiale de leur nom. On en reconnaît certains, comme cette famille V2 dont le père, Hubert, deviendra ministre de François Mitterrand, habitué de Bois-Colombes bien avant d'être élu. Lelorain a aussi croisé une fois Chirac qui faisait du jogging à Longchamp... Tout cela s'enchaîne dans un désordre apparent, mais savamment pensé. Le livre, en revanche, aurait pu gagner en oxygène, allégé du tunnel qui plombe la deuxième partie, « Francis ». Paris et sa banlieue, Les Sables-d'Olonne, les chambres de bonne miteuses, les galères et les copains d'abord : *Revenants* est un objet littéraire non identifié, porté par une écriture et une souffrance. Les rapports du fils et de la mère, en particulier, sont un vrai roman dans ce roman mélancolique, désabusé, « destroy ». Mais pas triste.

J.-C. P.

Patrice Lelorain

Revenants

LA TABLE RONDE

TIRAGE : 4 500 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 364 P.

ISBN : 978-2-7103-3080-6

SORTIE : 25 AOÛT



9 782710 330806

25 AOÛT > ROMAN France

L'île maléfique

Le nouveau livre de Pavel Hak poursuit le goût de l'auteur de *Trans* pour la traque angoissée, cette fois sous les tropiques des Caraïbes.



Safari, Sniper, Lutte à mort... Dès ses premiers titres parus chez Tristram, Pavel Hak évoquait la violence et le *struggle for life*... Dans *Vomito negro*, l'auteur, né en 1962 dans le sud de la Bohême et aujourd'hui écrivain français à part entière, poursuit un thème de prédilection qui est la survie dans un monde où le progrès scientifique signifie seulement exploitation de l'homme par l'homme plus efficace et entropie nous entraînant tout droit vers le chaos. La noirceur est volontairement excessive, elle trahit sans doute un certain pessimisme, elle fait surtout partie de l'esthétique. Pavel Hak, comme il l'avait brillamment démontré au travers de *Trans* (Points, 2009), sait jouer des genres afin d'en forger un nouveau, entre suspense de polar et outrance ironique de série B postmoderne : son histoire de fugitif était un roman noir avec un soupçon de SF mâtiné de littérature de goulag, où se déployait un pay-

sage aux ciels crépusculaires. Avec *Vomito negro*, on change de latitudes (nous sommes sous les tropiques, quelque part dans une île des Caraïbes) mais pas de rythme : celui de la course folle où l'angoisse le dispute à la menace. Peur panique de l'adversaire prêt à vous trahir à tout instant et boulimie prédatrice de nourriture, d'argent et de sexe. Un homme n'arrive pas à dormir, il doit fuir. Il est recherché par la police comme la mafia qui cherche à l'abattre. Lui-même assassine et viole. Son père est malade et sa jeune sœur a disparu. Par qui Marie-Jo a-t-elle été enlevée ? C'est chez Smirnoff, un vieux camarade, pourvoyeur de vierges pour milliardaires pervers, qu'il trouve un début d'indice. Mais trop tard, la voilà embarquée sur le yacht du riche libidineux Sidney Parker au large du continent.

Le lecteur est ballotté sans trêve entre les récits du frère et de la sœur, chasseurs eux-mêmes traqués. On est emporté par la spirale de la paranoïa. Marie-Jo, loin d'être une communiant effarouchée, se révèle aussi être une redoutable tueuse. Lorsqu'elle s'échappe des griffes d'un énième agresseur sexuel, c'est pour tomber entre les mains du Dr Godrow, un chirurgien receleur d'organes humains. Mais plus encore que la

capacité d'adaptation darwinienne, Marie-Jo illustre le vouloir-vivre schopenhauerien, un inébranlable instinct de vie qui coule dans ses veines de descendante d'esclaves arrachés à leurs forêts natales, par-delà l'Océan, pour travailler dans les plantations de l'île.

Aux pages de traque de Marie-Jo et de son frère se glissent les scènes d'effroi du père, dépeignant la condition des esclaves, leur transport dans des cales où nombre d'entre eux périrent : « Les giclées d'excréments fétides et les morceaux de chair putréfiée souillaient les prisonniers qui se trouvaient à côté des morts. Les marins n'évitaient pas non plus les éclaboussures. Quand ils soulevèrent la bâche emplies de cadavres pour la faire passer par la trappe, une coulée d'infect pus jaunâtre ruissela sur leurs têtes. » L'auteur de *Vomito negro* est passé maître dans le chromo gothique gore, il possède avant tout l'art de maintenir une cadence effrénée sans que lui-même ne s'essouffle.

SEAN J. ROSE

Pavel Hak

Vomito negro

VERDIER, « CHAÛÏD »

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 14,50 EUROS ; 144 P.

ISBN : 978-2-86432-655-7

SORTIE : 25 AOÛT



9 782864 326557

22 AOÛT > ROMAN France

« No sex all nights »

Une jeune femme expérimente une longue période d'abstinence sexuelle au terme de laquelle elle reconquiert son désir.



La chasteté volontaire serait-elle aujourd'hui l'ultime acte de rébellion possible ? Le dernier bastion où pouvoir exercer un authentique libre arbitre ? Le choix de s'abstenir de vie sexuelle, « la pire insubordination de notre époque » ? S'affranchir de l'injonction de désirer, c'est le pas qu'a franchi la narratrice de *L'envie*, qui porte le même prénom que l'auteure, **Sophie Fontanel**, journaliste au magazine *Elle* qui a déjà publié plusieurs romans d'humour.

« J'avais trop dit oui. Je n'avais pas considéré la tranquillité demandée par mon corps », explique le cobaye consentant de cette aventure extrême. De cette position de repli, elle reconsidère ses relations amoureuses. Et analyse les réactions édifiantes que suscite sa sexualité. Son entourage l'a trouvée d'abord transfigurée ; amoureuse, diagnostique son amie Henrietta. En vieil ami sage, Axel lui conseille cependant d'être discrète et de ne pas étaler son bonheur. Il faut aussi fermer ses oreilles aux alarmes du médecin qui

annonce la dégradation du corps quand on ne s'en sert pas. De fait, passé le stade de la curiosité enthousiaste, l'inquiétude désolée grandit chez les proches. Et Sophie commence à faire le désespoir de ses amis. Tout en découvrant des « convenances dans les lieux les plus libérés ». La voilà membre de la communauté occulte de ceux qui ne font pas l'amour, une confrérie secrète. Différents, mais plutôt honteux de l'être. Pas de « No sex pride » chez les abstinentes anonymes. De courtes saynètes en portraits nerveux où son esprit caustique fait mouche, Sophie Fontanel raconte en creux, sur le mode « rien de grave » qui est sa signature, la vulnérabilité du désir, la dictature du sexe normé, la reconquête de l'envie.

Comme dans *Grandir* (Robert Laffont, 2010), conversation entre une journaliste surbookée et sa mère en fin de vie, la pi-quant créatrice du personnage de Fonelle a injecté, mine de rien, une dose de tragique à sa dérision, qui en contenait déjà pas mal, mais souvent pudiquement planquée au fond de son *it-bag* de saison. **VÉRONIQUE ROSSIGNOL**

Sophie Fontanel

L'envie

ROBERT LAFFONT

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 162 P.

ISBN : 978-2-221-12695-0

SORTIE : 22 AOÛT



18 AOÛT > ROMAN France

Noces d'émeraude

Stéphane Hoffmann signe une comédie acide autour du mariage, *Les autos tamponneuses*.



Pierre et Hélène se sont mariés « par hasard ». Ils le sont restés « par égoïsme et comme par indolence ». Bientôt quarante ans d'union. Quarante ans côte à côte plutôt qu'ensemble. Madame passe désormais le plus clair de son temps dans leur

maison du golfe du Morbihan, à Conleau, près de Vannes. Elle y reste alanguie « à jouer du piano, lire et prendre des airs ». Pierre, lui, travaille à La Défense, où on lui donne du « Monsieur le Président », à la tête d'affaires héritées de son beau-père.

Le couple n'a plus que deux enfants depuis que l'aîné, Alain, s'est noyé avec son épagneul, Bob. Problème, Pierre a envie de prendre sa retraite, de vendre ses affaires. Le narrateur du nouveau roman de Stéphane Hoffmann compte bien en effet vivre sa vieillesse « comme une ardente aventure ». Ce que son épouse voit d'un très mauvais œil puisque, pour elle, « la place d'un homme, c'est dehors » ! Il faut reconnaître qu'Hélène n'est pas vraiment une câline. Plutôt une de ces femmes « avec les-

quelles on doit toujours être sur ses gardes ». Capable de vous planter en plein dîner dans un charmant Relais & Châteaux « très britiche »... De retour en Bretagne, Pierre se concocte pourtant un programme réjouissant. Champagne tous les jours à 19 heures. Havane après le repas. Balade en vélo. Plongée dans les livres qu'il a aimés. Pour lui, « un livre doit avoir un arôme, du nez, des parfums, du fumet. Comme un fromage. Comme un vin, une viande, du foin coupé ou du réséda, si vous préférez : un livre doit d'abord sentir. Puis, faire ressentir ».

Celui de l'auteur des *Garçons qui tremblent* (Albin Michel, 2008) est une comédie particulièrement corrosive et mordante sur la bourgeoisie de province et sur le mariage. Son héros se montre formel sur le sujet, qui lui évoque un tour en autos tamponneuses. « C'est inconfortable, on prend des coups, on en donne, on tourne en rond, on ne va nulle part mais, au moins, on n'est pas seul. » Une chose est sûre : on ne s'y ennue pas une seconde ! **AL. F.**

Stéphane Hoffmann

Les autos tamponneuses

ALBIN MICHEL

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 300 P.

ISBN : 978-2-226-22972-4

SORTIE : 18 AOÛT



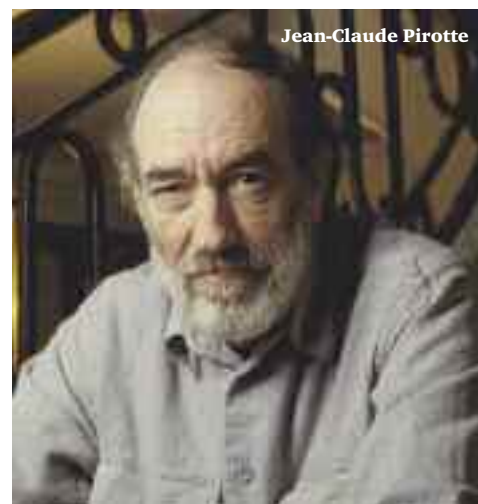
18 AOÛT > ROMAN France

Le déserteur



Le narrateur du nouveau livre de **Jean-Claude Pirotte** se sent vieux et n'a même pas la consolation de se dire qu'il a vécu. A pas encore dix-huit ans, c'est du propre ! Bercé par Francis Carco, Pierre Mac Orlan, Marcel Schwob ou

Alfred Jarry, il se verrait bien en « éternel proscrit ». Le jeune homme se prénomme Ange, Angelo ou Vincent, c'est selon. Il serait né de père inconnu en octobre 1944 à Stavelot, en Belgique occupée. A un flic boiteux qui le tutoie, le voici qui récite du Armen Lubin, poète découvert grâce à un grand-père adoptif. Lequel lui a enseigné à « en dire le moins possible. Ne jamais avancer. Mais distiller des détails incongrus. Des détails qui fâchent, de préférence ».



Jean-Claude Pirotte

PHILIPPE MATSAS/ORLÉ/LE CHERCHE MIDI

Grand-père del Amo, qui déteste la chasse et les chasseurs, habite place des Savanes. « Une place qu'aucune épithète n'est en mesure de qualifier, une place affichée comme un espace libre où seuls des fantômes désœuvrés auraient l'idée de s'installer. » Ici, il sera aussi question de désertion et d'Odilon-Jean Perrier. De bars et de serveuses. De l'énigme des sœurs Ma qui proposent un thé fleurant l'alcool à mille lieues. D'un mort et d'un disparu. De viognier et de chambertin...

Ses lecteurs le savent : Jean-Claude Pirotte est à la fois un poète, un magicien et un danseur. Du genre à faire feu de tout bois, à sortir de son chapeau des phrases qui swinguent, des images qui font mouche et des citations choisies. Son dernier méfait, *Place des Savanes*, se déguste lentement. Comme une eau-de-vie millésimée dont on aurait tort de ne pas abuser. **AL. F.**

Jean-Claude Pirotte

Place des Savanes

LE CHERCHE MIDI

TIRAGE : 2 300 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 168 P.

ISBN : 978-2-7491-1618-1

SORTIE : 18 AOÛT



1^{ER} SEPTEMBRE > PREMIER ROMAN France

Aménagement du territoire romanesque

Premier roman fascinant d'un écrivain de dix-huit ans, **Marien Defalvard**, *Du temps qu'on existait* est mieux qu'une promesse, la confirmation éclatante des privilèges du romanesque.



C'est l'histoire d'un garçon ; il meurt. Et il va mettre à mourir tant de temps (et pourtant, une si jolie et paradoxale bonne volonté) qu'autour de lui tout s'éteint aussi : les années, les paysages, les visages, les villes, les maisons, son pays, l'horizon.

Si ce n'est quelques voix au fond du jardin, une guirlande de souvenirs qui clignotent dans la mémoire et dont le dernier tour de piste nous offre comme des éclats purs de littérature.

C'est donc l'histoire du livre que l'on n'attendait plus, que l'on ignorait même espérer, *Du temps qu'on existait*, un premier roman foutraque comme la jeunesse, si beau qu'il pourrait être une œuvre ultime. Son auteur, Marien Defalvard, a dix-huit ans. La belle affaire. On a l'impression qu'il les a de toute éternité, comme Radiguet, Rimbaud ou Desbordes avant lui. Et après ? Rien, si ce n'est ce livre qui est un tout. Roman (c'est ce qu'indique la couverture, alors va pour le roman)

Marien Defalvard



ROBERTO FRANKENBERG/GRASSET

des mondes engloutis, ainsi qu'il sied au romanesque vrai, *Du temps qu'on existait* suit son narrateur le temps d'une parenthèse ouverte et refermée sur son enterrement, sur sa vie même, passée à faire son deuil comme on fait sa pelote... Il y aurait donc dans ces pages une France, bourgeoise et provinciale, qui agoniserait doucement

(et non sans style) entre les années 1970 et ce début de siècle, dont on devine que ni l'auteur ni ses personnages ne veulent rien savoir. Qu'on ne s'attende pas à la sagesse bien peignée des narrations trop sûres d'elles-mêmes, le fil biographique est ici le miroir aux alouettes d'une mémoire en lambeaux. Tout fout le camp, tout est sens dessus dessous, à commencer par le souvenir des jolies choses. Le vieux monde est mort et il s'agit, encore une fois, de « *courir plus vite que la beauté* ». Bien sûr, Defalvard fait son Proust, il n'est pas le premier, mais il le fait très bien. Passent Lyon, la Bretagne, Strasbourg, Paris en hiver et, en guise de Combray, un château quelque part au centre de la France. Passe l'amour aussi, comme une chanson oubliée. Ce n'est pas tant que Marien Defalvard ait de l'ambition

pour la littérature (même s'il se tient, avec une belle insolence, résolument de ce côté-là), ce serait plutôt l'inverse. Son livre, fascinant, reprend les choses là où on l'on avait cru les laisser à jamais : à l'aménagement du territoire romanesque. **OLIVIER MONY**

Marien Defalvard

Du temps qu'on existait

GRASSET

TIRAGE : NC

PRIX : 20,50 EUROS ; 384 P.

ISBN : 978-2-246-78738-9

SORTIE : 1^{ER} SEPTEMBRE



9 782246 787389

17 AOÛT > ROMAN France

Réparations

Après un accident de voiture, une femme apprivoise son corps meurtri.



Régine Detambel, écrivaine polymorphe, est kiné dans une double vie. Plusieurs des nombreux livres qu'elle a écrits depuis plus de vingt ans portent la marque de cette pratique, de ce savoir, et ce dernier roman particulièrement.

L'auteure de *Petit éloge de la peau* et de *Blasons d'un corps enfantin* explore une nouvelle fois le secret des corps. Ici un corps abîmé, souffrant, qui ne répond plus, un corps en pièces détachées. Celui d'une femme accidentée qui va lentement se réconcilier avec elle-même, à la faveur d'une rééducation de deux ans en forme de parcours initiatique. C'est l'histoire d'une reconquête qui ressemble à une renaissance. Où la guérison, la cicatrisation est un apprivoisement. Alice, 49 ans, est extirpée de la carcasse de sa voiture précipitée contre un pilier. Elle est d'abord plongée dans le coma, la conscience emmurée dans le corps, incapable de se faire entendre de son propre fils David, déjà si loin, séparée des vivants par une frontière invisible. « *Une vie à cru. Pas de voix, seulement des bruits. Les bruits ont une beauté lavée de la saleté affective.* »

Immobilisée, alitée, Alice feuillette le livre d'images de sa vie cassée et visite sa mémoire. Sa mère, Cather, morte quand elle était encore bébé ; son frère aîné, Sophian, évaporé à 20 ans après avoir vu Jésus dans les reflets d'un pare-brise de voiture ; son père et sa belle-mère, artiste peintre ; son mariage devenu « école de la poubelle ».

Elle se met à écrire aussi dans les marges des grilles de mots croisés. Puis c'est l'arrivée dans le bien-nommé centre de rééducation fonctionnelle. « Lunatic park ». La compagnie des autres corps et l'irréductible solitude du sien, la cohabitation avec d'autres éclopés, le défilé des voisins de chambre, jusqu'à l'arrivée d'Antoine Caire, couvreur tombé d'un toit, patient qui accueillera les mots enfouis d'Alice. « *Quand on ne peut pas marcher, parler c'est comme une promenade en forêt, on est pareillement essoufflée.* » L'art de Régine Detambel est de faire de la mécanique des corps une poétique. La force de sa langue tient à ce mélange de quelque chose de

DRACÈTES SUD



Régine Detambel

clinique, nu et parfois brutal, et d'organique, de profondément caressant. *Son corps extrême* est aussi traversé d'une énergie des origines, à peine humaine, reptilienne.

Il n'y a pas de compassion mièvre dans ce roman, ni même d'émerveillement béat devant la complexité de la machinerie, le courage des patients, le dévouement des soignants, le miracle de la ré-

paration... Rien d'aussi directement documentaire. L'écrivaine développe plutôt une mystique de la réparation ou ce « *combat pour reconquérir la glorieuse verticalité du bipède* », est une élévation. Se tenir debout, fléchir un genou, mettre un pas devant l'autre. Remarcher. Muer. Muter. « *Et dans les plis de ce nouveau monde qui attend Alice, il doit bien y avoir un lieu vierge où démarquer quelque chose.* »

V. R.

Régine Detambel

Son corps extrême

ACTES SUD

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 160 P.

ISBN : 978-2-7427-9921-3

SORTIE : 17 AOÛT

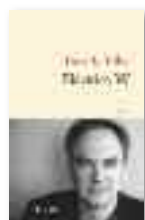


9 782242 799213

24 AOÛT > ROMAN France

Canard à la portugaise

Complexe et énigmatique, un lointain remake de *L'odyssée*.



Si l'on en croit l'auteur, l'éclectique, prolifique et discret **Hervé Le Tellier**, il aurait projeté d'écrire, avec cet *Elétrico W*, une sorte de remake de *L'odyssée*, d'Homère. Avec, dans le rôle d'Ulysse, un certain Antonio, ancien photographe en temps de guerre qui retrouve Lisbonne, sa ville, en 1985, dix ans après l'avoir quittée. Sauf qu'il ne vient pas y rejoindre une Pénélope, mais Vincent, le narrateur, correspondant d'un journal français dans la capitale portugaise. Les deux amis sont censés enquêter sur un tueur en série, Pinheiro, dont le procès est sur le point de s'ouvrir. Et l'accusé va se révéler un être complexe, fasciné par l'astronomie et la mécanique céleste. Mais, comme celles d'Ithaque, les soirées lisboètes paraissent un peu longues. Vincent, qui songe à écrire un roman, s'exerce, en attendant, à traduire les 1 073 *Contos Aquosos*, courts récits absurdes d'un poète inconnu qui signe Montestrela, ou encore Jaime Caixas. Des textes pré-Oulipo (Le Tellier en est) et un jeu de dédoublement qui auraient enchanté, en son temps, le grand Pessoa. Quant à Antonio, il raconte à son ami son amour de jeunesse pour une jeune fille surnommée « Canard ». C'était

dans les années Salazar, la morale était rigide, et les préservatifs rares. Enceinte, Canard, violemment reniée et chassée de chez elle par son père, avait disparu avec leur enfant. Serait-ce cette femme que, fasciné par l'histoire, Vincent finit par retrouver non loin de chez lui ? A moins que ce ne soit qu'un hasard, une suite de coïncidences. Antonio est un garçon bien mystérieux. Vincent aussi, d'ailleurs. Il leur faudra longtemps pour s'avouer que l'un est amoureux, et que l'autre l'a été (sans réciprocité), d'une même femme, la ténébreuse Irène, justement de passage à Lisbonne. Tandis que, dans les serres du jardin botanique, la jeune et mystérieuse Aurora organise des fêtes décadentes... Servi par une écriture d'un beau classicisme, *Elétrico W* (du nom d'une ligne de tramway) est un roman tout en trompe-l'œil, où un auteur brillant joue sans cesse avec son lecteur. Quant à l'atmosphère de Lisbonne, cette *saudade* si particulière, elle est rendue avec un charme envoûtant. A défaut d'Homère, Hervé Le Tellier nous invite à relire Pessoa, lui-même grand amateur de poésie grecque antique.

J.-C. P.

Hervé Le Tellier

Elétrico W

JC LATTÈS

TIRAGE : 9 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 286 P.

ISBN : 978-2-7096-3795-4

SORTIE : 24 AOÛT



17 AOÛT > ROMAN France

Art de Triumph



Un homme, jeune, entre deux femmes. Avec une troisième qui attend son heure. L'homme, c'est Anton, un gars de vingt ans qui, au pied de la ligne bleue des Vosges, espère que quelque chose adienne dans sa vie.

La première femme, c'est Leen, une étudiante à qui il est au moins arrivé cela : l'amour qu'elle lui porte. La deuxième est surnommée « l'Élégante », c'est une moto. Une Triumph de grosse cylindrée, de couleur « phantom black », pour laquelle Anton oubliera tout, jusqu'à la couleur des jours, pour l'heure indécise des fins de nuit où, sur les routes désertes, il est possible de filer comme le vent. Anton, qui roulait en Norton, s'est séparé de son meilleur ami puisqu'il préférerait les italiennes, de son amour, faute de savoir apprécier le sourire de la vitesse, et a troqué sa

Sylvain Coher



vie (mais quelle vie... l'ennui d'une petite ville de province, d'un travail de bureau, l'étroitesse des songes) pour un blouson de cuir et un casque intégral. Et comme, en plus, il est possesseur d'un Smith & Wesson 357 et que rien, pas même sa Triumph, ne va plus vite qu'une balle, alors bien sûr, dans ces conditions, la troisième femme, c'est la mort. Clichés que tout cela... Oui, mais **Sylvain Coher**, dont ce *Carénage*, requiem pour cœurs brisés et carrosserie froissée, est le sixième roman (les précédents étant parus chez Joca Seria, Naïve et Argol), sait qu'il y a une vérité du cliché. Une vérité essentielle portée par une poétique et une écriture dont le lyrisme n'exclut pas la précision. Ce pourrait être un livret d'opéra. C'est un roman, qu'importe. Il ne se passe rien dans ces pages, juste un type qui fuit dans la nuit, une femme qui attend, une odeur d'essence et de draps froissés... Depuis le très beau *Route royale* de Stéphanie Polack (Stock, 2007), jamais la vitesse, ce qu'elle nous apprend, n'avait été ainsi dévisagée. C'est un tour de force que le temps long de l'écriture parvienne ainsi à nous entreprendre de fulgurance, de cette pensée faite chair qu'est la vitesse. Ou son souvenir.

O. M.

Sylvain Coher

Carénage

ACTES SUD

TIRAGE : 5 500 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 160 P.

ISBN : 978-27427-9953-4

SORTIE : 17 AOÛT



25 AOÛT > BD France

Moi, Pierre Goldman

Emmanuel Moynot livre une minutieuse enquête à décharge sur l'intellectuel juif d'extrême gauche et délinquant, dont le meurtre, en 1979, est resté impuni.



En attendant le téléfilm, dans quelques mois sur Canal + avec Samuel Benchetrit dans le rôle de Pierre Goldman, Emmanuel Moynot livre une enquête saisissante sur la dernière décennie de l'intellectuel d'extrême gauche et braqueur, assassiné le 20 septembre 1979 place de l'Abbé-Georges-Hennocque, à Paris (13^e). Le meurtre de l'auteur des *Souvenirs obscurs d'un Juif polonais né en France* avait été revendiqué par une mystérieuse organisation, « Honneur et police ». L'enquête orientée par la police dans les milieux de la pègre est restée vaine. Le dessinateur n'y apporte pas d'éléments nouveaux, mais il reconstitue minutieusement la trajectoire de Pierre Goldman, que la police et l'extrême droite se sont acharnées à accuser d'un triple meurtre lors du braquage d'une pharmacie du boulevard Richard-Lenoir, dont il a finalement été totalement innocenté. La force de l'album d'Emmanuel Moynot tient à



EMMANUEL MOYNOT/FUTUROPOLIS

l'alternance d'une reconstitution des événements à la première personne, précise et belle, quasiment dans la tête de Pierre Goldman, et d'entretiens fouillés de témoins et de proches (Marianne Merleau-Ponty et Tiennot Grumbach, l'avocat Georges Kiejman, le journaliste Marc Kravetz...), réalisés ces derniers mois par le dessinateur. A travers la personnalité de Pierre Goldman, les années 1960-1970 ressurgissent dans toutes leurs ambivalences.

FABRICE PIAULT

Emmanuel Moynot

Pierre Goldman, la vie d'un autre

FUTUROPOLIS

TIRAGE : 12 000 EX.

PRIX : 24 EUROS, 192 P. N & B

ISBN : 978-2-7548-0368-7

SORTIE : 25 AOÛT



25 AOÛT > HISTOIRE France

Héros mais pas trop

Alain Corbin examine les grandes figures de l'histoire de France.



Les héros, ça se fabrique. Avec du sang, des larmes et bien sûr des histoires. Guerrier, sage ou saint – Louis IX cumula les trois fonctions –, le héros apparaît comme une sorte de marqueur dans l'imaginaire historique, un repère des sensibilités d'une

époque. Dans *Les héros de l'histoire de France expliqués à mon fils*, Alain Corbin examine les grandes figures du récit national pour montrer en quoi elles sont révélatrices de la société qui les promeut.

Fidèle à l'esprit très accessible de la collection, l'auteur du *Miasme et la jonquille* et tout récemment des *Conférences de Morterolles* (voir LH 857) fait le tour de la propriété France en s'arrêtant devant les statues de ceux qui ont été portés au pinacle puis quelquefois déboulonnés, comme Pétain, passé en vingt ans de la gloire de Verdun à l'exécution de Vichy.

La première partie, conçue comme un essai, se charge de balayer le terrain historiographique en expliquant le mécanisme d'élaboration, de promotion puis d'oubli d'un héros. La seconde étudie une trentaine de cas, de Vercingétorix à Jean Moulin, à partir d'un sondage effectué en



Alain Corbin

1949 sur les personnages historiques préférés des Français. Et l'on constate que le pire ennemi du héros, ce sont justement les historiens ! En cherchant à en savoir davantage sur tel ou tel individu proposé à l'admiration, ils lui ont souvent fait perdre de sa grandeur.

Ainsi, si l'éclat de Napoléon n'a que peu faibli – même si son image a changé –, d'autres célébrités ont quitté leur piédestal, comme Duguesclin, Bayard, Lyauté ou Foch. Charlemagne, censé avoir « inventé l'école », apparaît comme « sans doute assez peu cultivé ».

Et puis il y a les retournements d'opinion. Les

cenelles de Marat déposées au Panthéon ont été jetées à l'égout, et Marie-Antoinette est assimilée aux macarons depuis le film de Sofia Coppola. Au fil des Républiques, Lamartine s'est effacé au profit d'Hugo. Enfin, on a même vu une figure de gauche comme Jaurès enrôlée par Nicolas Sarkozy dans la campagne présidentielle en 2007. Il y aurait donc bien aussi une « pipolisation » des héros.

Corbin parle joliment de « la complexité des figures héroïques ». Il en montre en tout cas les vacillements. Un point commun réunit tous ces personnages exclusivement masculins, si l'on excepte Jeanne d'Arc : la guerre. Seul Pasteur, savant et bienfaiteur, fait exception. Hors la guerre, des héros sont-ils possibles aujourd'hui ? Sans doute. Il semble néanmoins que le modèle qualifié par Corbin de « plutarquéen » ait vécu. Et ce petit livre très malin et plein d'esprit montre en filigrane comment se construit une identité nationale, changeante, tâtonnante, répondant aux espoirs du temps et à la stratégie du pouvoir politique.

LAURENT LEMIRE

Alain Corbin

Les héros de l'histoire de France expliqués à mon fils

SEUIL

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 210 P.

ISBN : 978-2-02-103665-7

SORTIE : 25 AOÛT



9 782021 036657

25 AOÛT > HISTOIRE France

Shakespeare perdu

Roger Chartier mène l'enquête sur une pièce jamais publiée inspirée de *Don Quichotte*.



C'est l'histoire d'un livre qui n'existe pas, mais d'une pièce qui a bien été représentée à la Cour d'Angleterre en 1613. Elle s'appelait *Cardenio*, du moins peut-on le penser à partir du document qui mentionne le versement du cachet à l'un des acteurs.

Inspirée par le *Don Quichotte* de Cervantès, elle aurait pu figurer dans le canon des œuvres de Shakespeare. Sauf que ce n'est pas le cas.

« *L'histoire du Cardenio perdu fascine comme toutes celles des œuvres dont la disparition crée un manque intolérable.* » Retour donc au XVII^e siècle. Roger Chartier, titulaire de la chaire « Écrit et cultures dans l'Europe moderne » au Collège de France, est un grand historien de la culture et de l'édition. Dans ce livre-enquête, il reprend la matière des cours donnés en 2007 et en 2008 pour retrouver la trace de cette pièce perdue. Chartier se transforme en Rouletabille pour per-

cer le mystère de la pièce disparue. Il fouille, interroge, compare. Avec lui, nous suivons la piste de Thomas Shelton, le traducteur de *Don Quichotte*. Nous entrons dans un atelier madrilène, chez des libraires londoniens, sur une scène parisienne où se donne *Les folies de Cardenio* d'un auteur inconnu nommé Pichou. Cela sent le secret et l'encre d'imprimerie. Comment l'œuvre de Cervantès a-t-elle pu être connue en Angleterre avant la publication de sa traduction imprimée ? Pourquoi la pièce représentée fait-elle de Cardenio et non de Don Quichotte son héros principal ? Comment savoir le contenu de cette œuvre dont il ne subsiste aucun manuscrit ? Et Shakespeare dans tout ça ?

De cette pièce, nous n'aurions rien su si, le 13 décembre 1727, un éditeur de Shakespeare ne l'avait pas fait représenter sur la scène du Theatre Royal. Il s'agit de *Double Falshood*, « la double fraude », décalquée elle aussi de *Don Quichotte* et fruit possible de la collaboration de Shakespeare avec Fletcher. Non seulement Roger Chartier veut retrouver l'œuvre, mais il veut la voir ! Aux éditeurs du Grand Will s'ajoutent les illustrateurs et tout ce

monde de l'imprimé qu'il connaît si bien. Il montre aussi en quoi l'édition et l'appropriation de Shakespeare constituent un enjeu politique dans l'Angleterre du début du XVIII^e siècle.

Le résultat prend la forme d'une enquête érudite, quelque part entre Borges et Eco. Roger Chartier multiplie tellement les références, les dates, les citations que l'on se demande si tout est vrai, si tout cela n'a pas été inventé pour nous perdre dans les méandres du savoir. Eh bien non, tout est vrai, tout est même assez « Collège de France ». Pourtant il y a quelque chose qui fait que l'on avance avec entrain dans cette grande bibliothèque pleine de bruit et de fureur, avec des fous sensés et des sages bien déraisonnables, aux côtés de Cervantès et de Shakespeare. C'est ce qu'on appelle le pouvoir de la littérature. L. L.

Roger Chartier

Cardenio entre Cervantès et Shakespeare. Histoire d'une pièce perdue

GALLIMARD

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 15,90 EUROS ; 384 P.

ISBN : 978-2-07-012387-2

SORTIE : 25 AOÛT



9 782070 123872